



Hérodote et l'Égypte antique

La civilisation égyptienne se pose comme une exception dans le contexte de l'antique Méditerranée, autour d'une très forte valorisation conceptuelle, pratique et symbolique de la mort. Les premiers Grecs s'en sont étonnés, considérant que l'Égyptien passait beaucoup trop de temps à la préparation de sa mort, eu égard à la fugacité du passage entre la vie et la mort. Une vie de préparation pour un si court instant de passage...

Cette exception relève d'un double aspect dans l'approche de la mort : concret et matériel d'une part, conceptuel et rituel d'autre part. Durant toute la période pharaonique, jamais le principe d'une vie après la vie n'a été remis en cause. Cette conviction de

vivre autre chose, autrement, après sa vie terrestre, a toujours guidé et creusé le sillon d'une plus grande banalisation de la mort, si l'on compare à d'autres pays, cités ou peuples voisins de l'Égypte. L'angoisse d'une mort à l'égyptienne relève d'une autre nature.

Les Égyptiens ne croyaient pas à une âme unique.

Ils la considéraient comme une et multiple, apparaissant dans de nouveaux espaces. Chaque nouveau composant du « corps renouvelé » portait un nom, avait un attribut, une nouvelle qualité et une nouvelle fonction.

Aujourd'hui, les traductions et interprétations varient au fil des modes archéologiques et des auteurs, chacun revendiquant une définition ou une approche plus authentique l'une que l'autre. En réalité, la difficulté est de comprendre ce qui se cache sous un nom, un mot, une image, un principe. L'entonnoir de cette appréhension collective permet une meilleure connaissance de cette « mort à l'égyptienne ». Même si les termes, les mots ou les définitions changent d'un auteur à l'autre, reste le grand principe collé autour du défunt. Que renferment réellement, alors,

les notions de *bâ*, de *ka*, d'*akh*, de *aa* ou de *heka* ?

Hérodote d'Halicarnasse rapporte avec simplicité et parfois ingénuité, les surprises et spécificités de son périple égyptien, à l'image du Zadig de Voltaire.

Il remarque que l'Égypte est une terre divine, un cadeau d'Itérou (le « grand fleuve »). Il note le rapport constant qui lie la Terre à ses habitants par les manifestations « naturelles » occasionnées et régies par les dieux : vents, inondations, ensablements, déserts, récoltes...

Selon lui, cette dépendance quotidiennement constatée permet de dépasser le cadre des simples causes terrestres par une volonté relevant d'une organisation divine des éléments. Parfois, les dieux se manifestent directement sur cette terre choisie par eux-mêmes, en remerciement ou sanction de nos actes. D'où sa conclusion – et sa surprise – par la constatation que les temples édifiés dans tout l'Empire sont strictement réservés au monde du divin, pour lequel une cohorte de prêtres assure la transmission quotidienne entre les

divinités et leur ambassadeur sur terre : Pharaon. Le peuple, pourtant dévot et fervent de divinités, n'a pas accès aux monuments que le touriste visite aujourd'hui ! Mais alors, comment le peuple d'Égypte, si croyant, pouvait-il communier, prier, se recueillir auprès de sa ou ses divinités ? Il s'agit bien là d'une question très contemporaine qui n'avait pas sa place en Égypte ancienne et qui montre que notre psyché moderne relève d'une tout autre manière d'appréhender le monde des dieux, la croyance et la pratique de la foi. Le peuple égyptien établit le contact grâce aux processions et aux nombreuses sorties (hebdomadaires *a minima*) des divinités locales. Certes, mais est-ce suffisant ? Pourriez-vous le concevoir de cette façon ?

Une règle divine régit ces rapports entre humains, divins et dame Nature, celle de Maât. Règle de vie, exemple de rectitude, Maât couvre le pays de sa bienfaisance immatérielle. C'est pourquoi Hérodote n'a jamais visité de temple ou de monument qui lui soit consacré. On ne vénère pas ce qui est posé comme naturel ou règle de vie... et pourtant !

La pratique du culte était principalement réservée aux

hommes, aucune femme ne pouvait être prêtresse. Une seule période, dans toute l'histoire de l'Égypte, admit des femmes, les Grandes Prêtresses d'Amon, dans les temples et aux plus hautes fonctions sacerdotales. Tous les hommes étaient circoncis (personne ne sait pourquoi...). Les prêtres ne devaient en aucun cas avoir de poils ou de barbe. L'hygiène était absolue et rigoureuse, avec trois ablutions quotidiennes dont la plus importante avait lieu avant la cinquième heure du matin, avant que Kheper (le soleil du matin représenté par le scarabée noir) n'apparaisse.

En effet, le poil humain peut accrocher ou transporter les *oukhedou*, ces miasmes maléfiques, ces mauvais génies capables de s'attaquer au corps même de l'homme. Comment ? Par trois voies possibles : la nourriture, la respiration et tous les orifices naturels du corps. Ces trois axes permettent l'invasion pernicieuse de ces mauvais esprits cherchant à détruire l'intérieur du corps et à atteindre le cœur (*ib*, le cœur luminescent, différent du cœur organique). Les cheveux, les sourcils, les poils des bras et des jambes, la toison pubienne... tout y passait. Un rasage tous les deux jours était de

rigueur dans le lac sacré de chaque temple.

Hérodote fut surpris de découvrir deux cœurs égyptiens dans un même corps.

C'est pourquoi, lorsqu'il décrira de manière précise les principes de la momification, il parlera du traitement physique du cœur et de celui réservé à l'au-delà. Celui-là même qui conduit l'âme du défunt sous la forme d'un oiseau devant le Tribunal divin. De tous les organes sortis du corps lors de la momification, seuls les reins et le cœur sont remis en place après avoir subi le traitement momificateur indispensable à leur conservation, traitement qui stoppe le principe naturel de décomposition et de putréfaction. Sans cette « intervention manuelle », il n'y aurait pas de contact ni de relation entre les deux mondes, que le *Bâ* (l'oiseau) du défunt va côtoyer sans distinction. Le cœur matériel doit impérativement rester sur terre, accompagné des vases canopes (réceptacles confiés symboliquement aux quatre fils d'Horus qui représentent les éléments organiques) fondamentaux car devant permettre une nouvelle unification

dans un autre monde : réunir ce qui a été éparpillé pour mieux se reconstruire, autrement.

On comprend mieux alors pourquoi les tombes, particulièrement les tombes royales, étaient systématiquement pillées par des voleurs et des bandes très organisées. L'appât du gain, des bijoux, de l'or, n'était pas le seul motif du pillage. Retirez un seul vase ou détruisez la barque dans laquelle le défunt voyage vers l'au-delà, c'est-à-dire le sarcophage, et vous condamnez à une errance éternelle le candidat aux étoiles et aux champs de souchets. Il s'agit bien là d'un autre objectif crapuleux... Tout le monde ne peut pas prétendre au paradis, il y aurait trop de monde !

Hérodote raconte (II, 44) que, dans le but d'apprendre des choses vraies et détaillées sur certains dieux égyptiens, il est parti en bateau vers Tyr, en Phénicie, afin de voir le temple de Shou.

Il est certain qu'Hérodote a été initié jusqu'à un certain niveau, par des prêtres égyptiens, aux savoirs ésotériques.

Il raconte même la cérémonie de commémoration de la mort d'Osiris : « On apporte tout d'abord l'offrande. Le bouc est écorché, on lui coupe les jambes et la tête. Puis le corps est vidé des entrailles, farci de fromage, de miel et d'aromates, après quoi il est brûlé. L'étape suivante est la prière. Enfin, les participants mangent les restes de l'offrande.

» Pendant la prière les gens pleurent et se frappent les poings sur la poitrine, mais je ne peux pas dire pour qui ils font tout ça. » Il semble clair qu'Hérodote lui-même fut initié aux mystères d'Osiris, qui interdisaient de prononcer publiquement le nom secret de la divinité, interdit que les juifs adoptèrent eux aussi pour le nom sacré.

« Les anciens Égyptiens avaient encore quelques coutumes apparemment très bizarres.

Par exemple, à la fin des agapes, l'un d'entre eux faisait le tour de la table, un petit sarcophage à la main à l'intérieur duquel se trouvait une poupée qui représentait un cadavre momifié. À chaque convive, il disait : « Regardez-la, buvez et soyez joyeux parce

qu'après la mort, vous serez comme celle-ci. »

Hérodote a donc été initié aux mystères égyptiens, mais pas au plus haut niveau

Ce qu'il concède lui-même, entretenant soigneusement une certaine part d'ombre. « Je sais au détail quel est le déroulement de chaque jeu ; mais il vaut mieux me taire ! » (II, 171). Cependant, on admet volontiers le caractère « pipelette » d'Hérodote, ce qui peut mettre en doute certains récits et témoignage.

En fait, nous n'avons pas besoin, pour le moment, d'en savoir davantage. Hérodote dit qu'il vaut mieux se taire, à cause du serment qu'il prononça à l'initiation. Cette position favorisa le développement des petits et grands mystères de l'Égypte ancienne. Par la suite, Hérodote fut rejoint par de nombreux « touristes » – Strabon, Pythagore, Diodore de Sicile... – qui cherchaient à percer les mystères grecs au travers du vécu égyptien. Beaucoup s'imaginèrent apprendre quelque chose au monde égyptien, ils en repartirent profondément marqués : ils venaient de découvrir non pas une avancée mais une source de leurs racines.

« Pour savoir où l'on va, il faut savoir où l'on est et d'où l'on vient... »

On admet qu'Hérodote a été initié aux premiers grades de la fonction de prêtre.

Probablement pas, néanmoins, à celui de Grand Prêtre et encore moins à celui des « Our Maour », fameux magiciens de la cité d'Héliopolis. Pourtant, ces derniers lui ont communiqué sans qu'il le sache leur message le plus secret : la transmission.

Hérodote ne fut qu'un des maillons de cette longue chaîne de transmission déroulée des rives d'Alexandrie jusqu'à Rome. Tous ont participé à ce formidable pari : poursuivre et faire durer « autrement » une civilisation morte à jamais... Mais est-ce vraiment le cas ? ■